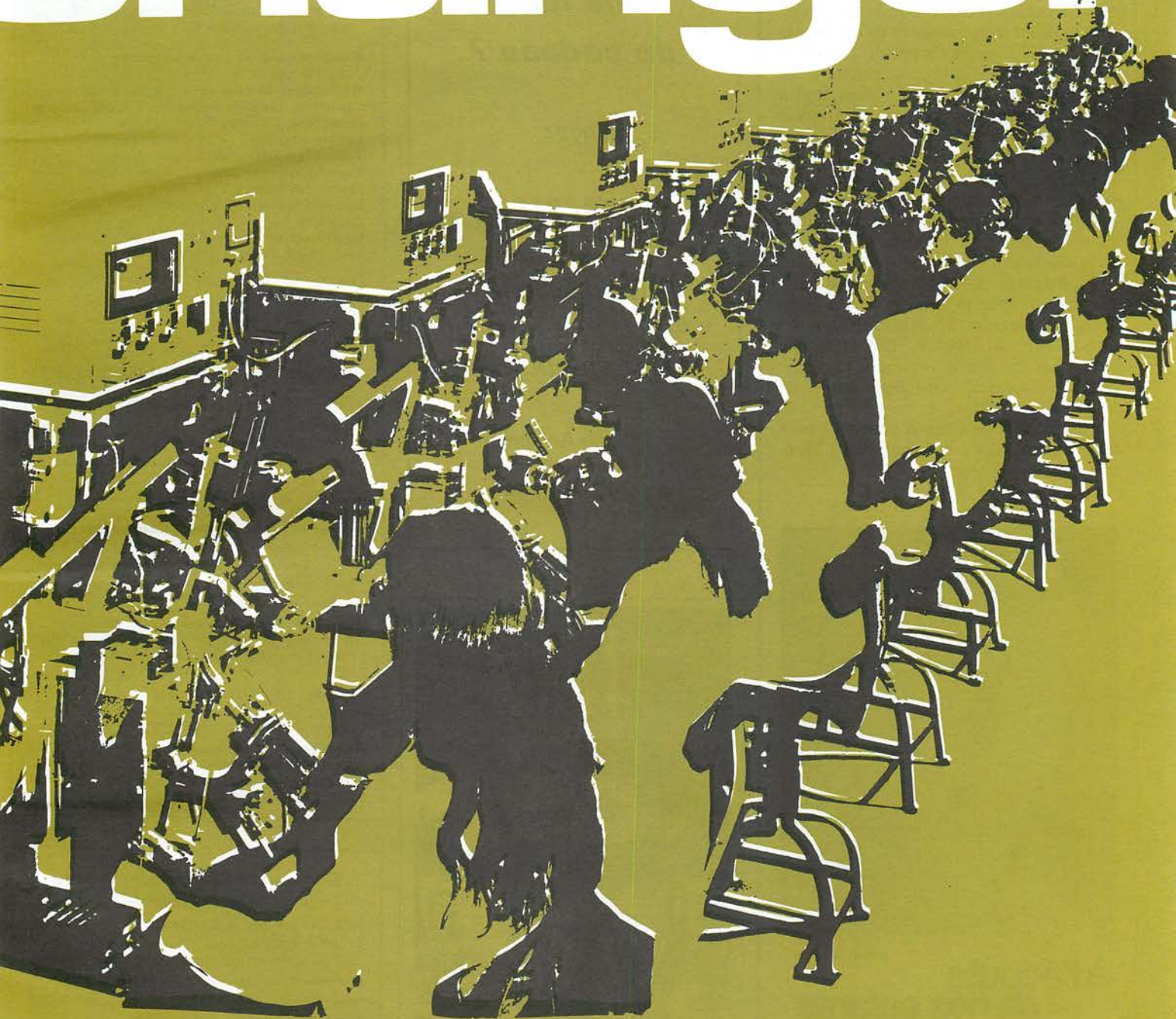


TRIBUNE DE GAUCHE

changer



MONDE DU TRAVAIL
MONDE DE LA PEUR ?

Rien n'éduque autant les adultes que d'avoir des enfants à éduquer ! Le succès n'est jamais acquis, les erreurs sont fréquentes et la tâche ne se termine jamais. Dans cet art délicat, on est moins aidé par des traités de spécialistes que par d'autres parents prêts à raconter comment ils s'en sortent. C'est là précisément ce qu'offre le petit livre d'Annejet Campbell *A l'écoute de nos enfants*. L'auteur y rapporte les expériences de parents qui, dans toutes sortes de situations, essaient de trouver avec leurs enfants la direction à suivre.

Au début décembre, tous nos abonnés en France et en Suisse recevront un bulletin de commande pour ce livre. Ils pourront ainsi l'acquérir. Certains ont déjà dit qu'ils voulaient l'utiliser comme cadeau de Noël.

En Belgique, en vertu d'un accord établi récemment avec la société de diffusion Livrac, à Bruxelles, ce livre, ainsi que *La Dynamique du silence*, de Théophile Spoerri, et *Un Sens à la vie*, de Frida Nef, peuvent désormais être achetés auprès de tous les libraires.

Nos lecteurs au Canada peuvent passer leurs commandes à notre adresse à Montréal.



Annejet Campbell

à l'écoute de nos enfants

A l'écoute de nos enfants, par Annejet Campbell (Editions de Caux). 112 pages, 16 illustrations d'Elizabeth Goward.
20 FF - Fr.s. 8.- - 178 F.B. - \$ can. 4.50 (port en sus).

Nous rappelons que le livre *Ce Monde que Dieu nous confie* de Pigué et Sentis (Editions du Centurion) est également diffusé en Belgique par la maison Livrac.

Cherchez-vous une idée de cadeau ?

Voyez

F. TAGINI S.A.

Quincaillerie
Articles de ménage
Gaz en bouteille

84, rue Ancienne
1227 Carouge-Genève
Tél. 42.41.60



Pas de fête sans RIMUSS

RIMUSS-Party, piquant :
RIMUSS-Asti, doux — le jus de raisin
mousseux sans alcool, chez USEGO,
COOP, INNOVATION, PLACETTE, etc.

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Pigué, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 380 ; Canada : \$ 12. - .

Autres pays par voie normale : FF 60 ou

Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion :

FF 70 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants,
lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3 500 francs CFA (abonnement avion) ou 3 000 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Quatre ans après

Le déclin de Jimmy Carter, après son accession parée d'idéalisme, voire d'angélisme, à la présidence des Etats-Unis, pose une énième fois la question des rapports entre morale et politique. Est-il donc impossible de les voir cohabiter ? Le réalisme veut-il nécessairement dire baisser les bras devant la fourberie et la sordidité ? Et s'il existait une forme plus profonde de réalisme ? Tout en refusant la moindre illusion sur les motivations viles des hommes ou des Etats comme sur la nature divergente de leurs intérêts, nous pouvons laisser ouverte la porte sur le bon sens et sur

les aspirations vraies qui sommeillent en chaque personne et qui ne demandent pour se

Nouvelles frontières

La sonde spatiale américaine *Voyager 1* révèle au monde éberlué que certains des nombreux anneaux de Saturne sont tordus de manière telle qu'ils défient les lois de la gravitation universelle ; qu'une des lunes de la planète présente une formation montagneuse de matière inconnue, bref que « le bizarre devient la règle ». « Nous n'y comprenons plus

rien » déclarent les savants de Pasadena. Il est rafraîchissant, pour les simples quidams que nous sommes et que

déconcertent les inventions de plus en plus accélérées de la science et de la technologie de pointe, de nous sentir frères d'ignorance avec les cerveaux les mieux constitués. On savait bien que la vie, au fur et à mesure qu'on croit élucider ses mystères, en révèle d'autres plus insondables. Et si maintenant les grandes lois de notre univers laissent apparaître leurs failles, nous ne serons bientôt sûrs de rien. Nous pourrions donc dormir tranquilles. **Méridien**

PHOTOS : D. Channer : p. 11 ; Documentation française : Thomson-CSF-J.-C. Geogel p. 1, Neyrpic p. 5 ; Lars Rengfelt : p. 7 ; A. Stallybrass : p. 12.

BONNE A LECTURE

Le tirage modeste de notre publication a pour effet que le nombre de lettres reçues par la rédaction n'est pas suffisant pour ouvrir un véritable courrier des lecteurs. Cependant, pour tout organe de presse, le dialogue avec son public est essentiel. Il stimule et oriente la réflexion commune. Pour notre part, nous le souhaitons. C'est pourquoi nous nous efforcerons à l'avenir de maintenir ouvert ce dialogue, même limité.

Un lecteur du Midi, biologiste, « jeune retraité », se dit gêné de ce que, dans notre numéro de septembre, nous ayons écrit en titre de couverture : « La famille, point d'ancrage de la démocratie ». « La famille, certes oui ! écrit-il. Tout faire pour arrêter sa dévaluation, sa dégringolade à notre époque, mais rattacher cela à la politique, non ! » Pour notre correspondant, la politique « démocratique » a « empoisonné » l'opinion publique et l'obsession des partis aboutit à la dictature.

Certes on ne peut ignorer le dégoût de la politique que constate notre collaboratrice Nathalie O'Neill dans ce nu-

méro. Mais à moins de se proclamer résolument anarchiste et de récuser toutes les structures, force est bien de reconnaître, avec Robert Schuman, que « la démocratie et ses libertés ne seront sauvées que par la qualité des hommes qui parleront en leur nom ».

La politique, si nous l'entendons comme une prise en charge de notre vie collective, c'est vous, cher correspondant, et nous. C'est votre famille et la mienne. C'est notre présence et notre action sur le lieu de travail comme l'entrevoit dans ce numéro aussi un correspondant ingénieur. C'est la solidarité envers les peuples comme la met en pratique la grand-mère « révolutionnaire » qu'est Irène Laure (lire en page 10).

Tout se tient et tout s'entrelace. C'est d'ailleurs là une des raisons d'être du Réarmement moral, que vous souhaitez, cher correspondant, connaître mieux. Puisse-nous ensemble faire ainsi une politique et une démocratie différentes.

J.-J. Odier

A TRAVERS CHAMPS

Sa machine

Mais oui, on peut arriver à aimer même une machine ! Le soin, le goût inné du travail bien fait, l'habitude aussi, avaient peu à peu attaché Thérèse à sa machine, un peu comme on s'attache, dans le malheur ou la solitude, à un animal familier.

Arrêtée à vingt ans par la Gestapo et déportée, Thérèse avait été expédiée dans le sud de l'Allemagne nazie pour travailler dans l'industrie de guerre. Comme ses camarades de baigne polonaises ou françaises, elle usinait à longueur de journée de petites pièces destinées aux appareils ou aux mitrailleuses de la Luftwaffe.

Le soin qu'elle apportait à servir, entretenir et astiquer sa machine l'avait fait désigner par le chef d'atelier pour contrôler chaque soir la qualité de toutes les pièces fabriquées dans la journée par ses compagnes de servitude.

Elle opérerait le tri avec une extrême conscience qui la mettait à l'abri de tout soupçon... Mais elle trouvait toujours le moyen, avant de fermer les emballages, de remélanger furtivement les pièces correctes avec les nombreuses pièces défectueuses... qui sauveraient peut-être la vie d'un aviateur anglais ou américain. Mais c'est elle qui risquait sa vie.

Douce grand-mère aujourd'hui, Thérèse raconte ses souvenirs de baigne sans amertume ni fierté, comme si l'amour de sa machine expliquait tout.

Philippe Schweisguth

CHANGER : Collection reliée 1980

Les douze numéros de l'année réunis en un volume solide et d'une présentation élégante.

Un document utile, disponible dès la fin de décembre à nos adresses.

Fr.s. 22. - 55 FF l'ex.

Lettre à ma mère

Nous avons consacré une partie de notre dernier numéro aux troisième et quatrième âges. Nous n'avons pas eu alors la possibilité de reproduire le texte ci-joint et sommes heureux de le publier aujourd'hui.

Chère maman,

Je sais que c'est dur de vieillir, dur de perdre sa mémoire, d'avoir tant de peine à se coiffer, de courir si lentement pour répondre à la porte, mais ce n'est pas pour te plaindre que je t'écris. J'aimerais répondre à la question que tu ne te lasses pas de poser : « A quoi bon vivre ? Pourquoi suis-je encore là ? » et que n'apaise pas notre réponse : « Parce que nous t'aimons, parce que c'est toi qui nous rassemble. »

Notre réponse ne te suffit pas. A ton âge, elle ne compense plus l'effort de vivre. Tu penses que tu te survis, que tout a déjà été dit, vécu, accompli de la jeune femme aux grands chapeaux empanachés à la grand-mère pressant contre elle son premier petit-enfant, il y a déjà si longtemps.

Bien sûr, la vie continue, rebondit avec chaque nouvelle génération, mais cela ne te concerne plus tellement. Tu mesures silencieusement tes forces qui s'écoulent, tes gestes qui deviennent chaque jour plus coûteux.

Tous les jours, je traverse le parc pour venir jusqu'à toi. Je passe entre les arbres. Je regarde le vieux catalpa déjeté sur sa béquille de bois. En mai, je me suis dit : « Pas une feuille ! Est-il sec ? Est-il mort ? Quelle tristesse ! » Mais en juillet, il embaumait sous une marée de fleurs blanches.

En venant à toi à travers tant d'arbres, je fais le tour des saisons. Mon cœur s'émerveille des fleurs du printemps. Mais il puise plus de force à contempler la charpente nue des troncs et des branches, à suivre le lent tracé de leur croissance dans le ciel hivernal, semblable à l'édification d'une vie.

Mais l'ordre naturel suffit-il à donner un sens à la vie ? Sans doute pas. Existe-t-il un sens à la vie particulier à chaque âge ? Un sens pour ta vie et un autre pour nous ? Je ne le crois pas. De la naissance à la mort, la question est la même. Elle se fait seulement plus obsédante quand toutes les raisons de vivre projetées – action, pouvoir, savoir – sont tombées de nous comme des feuilles mortes, après un dernier embrasement. Il n'y a qu'une question et qu'une réponse que masque l'agitation de nos vies.

En fait, ta question rejoint celles de tes petits-enfants, celles des adolescents de toujours : « Pourquoi est-ce que je vis ? Où est la vraie vie ? Vivre, est-ce

seulement apprendre, travailler, engendrer, gagner de l'argent ? Et après ? »

Après, t'y voilà, dépouillée de tes pouvoirs. O lentueur de chaque mouvement, cruelle dépendance du bon vouloir d'autrui ! Te voilà faible, dépossédée, incertaine, dans un monde où tout a changé. Mais tu vis, et tu portes en toi, dans ta faiblesse même, l'affirmation du vrai sens de la vie, celui de notre relation à ce qui demeure, éternellement juste, bon et vrai.

Le royaume de Dieu est pour les enfants et ceux qui leur ressemblent, pour les humbles et les confiants. La vieillesse nous arrache de force les conquêtes et les possessions que le Prince de ce monde nous a toujours désignées comme le but et le sens de la vie. Et c'est pour cela que dans une société qu'il domine, la vieillesse est devenue marginale, reléguée dans les bas-côtés de l'édifice comme une partie de la jeunesse, celle qui récuse notre façon de vivre, sans trouver mieux.

Notre vie se projette en vifs éclats d'argile. Le jour vient où ils se brisent. Pourtant, le sens demeure, ni œuvre, ni action, mais au travers d'elles, relation à l'Être, relation qui est d'amour ou qui n'est pas.

Tu gardes pour toi seule les visages poignants de ceux qui ont disparu et les rêves angoissés de tes nuits. Pour nous, tu te tiens disponible, toujours présente derrière une porte. Il n'y a qu'à frapper pour être reçus. Nos vies défilent, essoufflées, devant toi. Tu les recueilles dans ta paix, sans les juger. Et tes paroles, dans la mesure où tu les captes à la source, n'ont pas d'âge. L'esprit ne connaît pas nos saisons, avisé dans la bouche des petits-enfants et prompt jusque dans l'impotence du vieillard.

Les gens de ton âge ne peuvent plus nourrir les idoles de notre temps, jeunesse, force, beauté, vitesse. Mais s'ils acceptent de redevenir comme des enfants, ils entr'ouvrent pour nous les portes du Royaume, celles des Béatitudes, dont nous nous sommes exilés. « Heureux les pauvres en esprit, les doux et les pacifiques. »

De même que l'enfant, plein d'ardeur et de crainte, attend tout de la vie à venir, ainsi tu tournes ton regard vers l'infini invisible qui t'attend, vers la vraie vie, celle des Béatitudes, où la relation d'amour sera enfin accomplie.

H.G.

MONDE DU TRAVAIL MONDE DE LA PEUR ?

par Alain Cribier

Le phénomène « peur », qui est bien de notre époque, et cela au sein même de la prospérité, peut-il être contrebalancé par une démarche de foi sur le plan personnel et collectif ? Un ingénieur d'Orléans nous apporte ici son analyse des peurs qui étouffent l'homme dans son milieu de travail et des qualités qui pourraient s'y substituer. Avec modestie comme avec sincérité, il tire quelques conclusions de sa propre expérience.

Le fait marquant de mon existence a été de prendre conscience que la peur était bien souvent notre motivation la plus profonde, mais que nous avons la possibilité de remplacer la peur par la foi, c'est-à-dire par la disponibilité au flux de l'Esprit d'Amour.

C'est notre vie entière qui est sous la dépendance de la peur : peur de manquer, peur de subir, peur de souffrir, peur d'échouer, peur d'être jugé, peur de ne pas profiter, peur de ne pas être reconnu, peur de s'engager. Il faut le savoir.

Le malaise qui règne actuellement dans le monde du travail n'a pas son origine dans le seul contexte économique. Au moins une de ces huit peurs (si ce n'est un peu toutes à la fois) existe chez ceux qui ont une quelconque activité professionnelle dans le commerce, l'industrie, le tertiaire, et quelle que soit leur position.

Le climat professionnel pourrait être défini en huit points :

1) **La priorité au profit et au prestige :** la peur de manquer, non pas seulement d'un minimum nécessaire, mais d'une

expansion rassurante, en temps de liberté comme en argent, rend chacun de plus en plus exigeant pour ses satisfactions personnelles (ou celle de son groupe).

2) **L'affirmation de soi par la violence :** la peur d'être dominé par l'autorité, la législation, la concurrence, rend chacun de plus en plus agressif. Pour asseoir son autorité ou seulement se faire entendre, on recourt à des méthodes d'où ne sont pas exclues l'oppression, le chantage, voire la violence.

3) **L'absence de compassion :** la peur de se laisser prendre par des problèmes humains rend les rapports de plus en plus durs et dépourvus de la considération humaine à laquelle chacun pourrait normalement prétendre. Ainsi se crée une classe de méprisés, de défavorisés.

4) **L'emprise matérialiste :** la réticence ou la peur de faire dévier l'entreprise de sa raison économique bouscule la hiérarchie des valeurs, si bien que l'esprit de justice et de service n'y a plus sa place, chacun voulant assurer ses droits avant ses devoirs.

5) **L'absence de tolérance :** la peur d'être soi-même mal jugé et objet de critiques pousse chacun à afficher le premier une intransigeance systématique, à condamner, au mépris de l'objectivité élémentaire et de la tolérance.

6) **Le recours normal aux expédients :** la peur de ne pas profiter pleinement de toutes les occasions et avantages possibles - à quelque niveau et position que ce soit - entraîne chacun à recourir aux procédés les moins nobles d'où sont exclues la justice, la vérité et la considéra-



« La peur amène souvent les hommes, quel que soit leur niveau de responsabilité, à jouer un jeu, à ne plus pouvoir être eux-mêmes. »

tion de la personne humaine ou de la collectivité.

7) **L'entretien des tensions** : la peur de ne pas pouvoir se situer dans des structures écrasantes et dans une hiérarchie mal acceptée conduit à créer des conflits d'intérêts, à aiguïser les suspicions, à fortifier les haines et à maintenir des rivalités parfois profondes.

8) **La soumission passive au système** : la peur d'être mis à l'écart et de ne pas connaître de promotion empêche de proposer des idées qui vont à contre-courant de ce qui est communément admis, qui seraient gênantes et pourtant qui pourraient redresser des injustices.

Toutes ces peurs, que ce soit pour un ouvrier, un cadre, un P.D.G., un fournisseur, un client, un fondé de pouvoir, un délégué, amènent bien souvent à ne plus être vrai, à jouer un jeu, à tenir un rôle, à ne plus pouvoir être soi-même et finalement à être malheureux.

La solution, c'est la Bonne Nouvelle des Béatitudes. Deux mille ans après leur proclamation, alors que la société industrielle n'était pas née mais que les fonde-

ments de notre civilisation occidentale existaient déjà, les Béatitudes représentent l'essentiel. Elles nous proposent les dispositions que nous devons nous efforcer d'acquiescer pour vivre *autrement* et contribuer à l'expansion de la civilisation de l'amour.

Qui oserait dire que le message évangélique qui nous propose le bonheur et l'efficacité n'est pas fait pour coller à la vie et nous faire vivre nous-mêmes ? Il est certes exigeant et peu compatible avec « le monde » auquel il s'oppose constamment : il nous dit que pour trouver le bonheur, il s'agit pour nous de changer, de remplacer la peur par la foi, tout au long de notre semaine de travail.

Dans le domaine professionnel, vivre de la foi c'est être rassurant et cela doit conduire :

1) à remettre la **notion de profit** à une plus juste place dans la notion de réussite tant pour soi-même que pour ce que l'on défend. (Je suis surpris de voir combien la disponibilité personnelle peut devenir contagieuse et faire chuter le climat de fièvre et de jalousie.)

2) à retrouver un peu de **modestie** et à ne pas chercher à s'imposer même si l'on est professionnellement qualifié. (Je puis dire que si l'on évite de se prendre au sérieux, ceux qui nous entourent ont bien du mal à le faire eux-mêmes et cela diminue le climat d'agressivité et de revendications.)

3) à partager davantage les **soucis des autres**, qu'ils soient d'ordre professionnel ou personnel. (Je mesure combien l'intérêt porté à quiconque lui procure un soulagement en lui faisant un instant retirer son masque et respirer une bouffée de chaleur humaine.)

4) à mettre davantage d'**idéal** dans le travail lui-même, quel qu'il soit, en y portant application et en le situant dans une vision élargie. (Je suis convaincu que l'on ne devrait jamais manquer l'occasion de montrer à un homme au travail qu'il contribue à la réalisation d'une œuvre commune.)

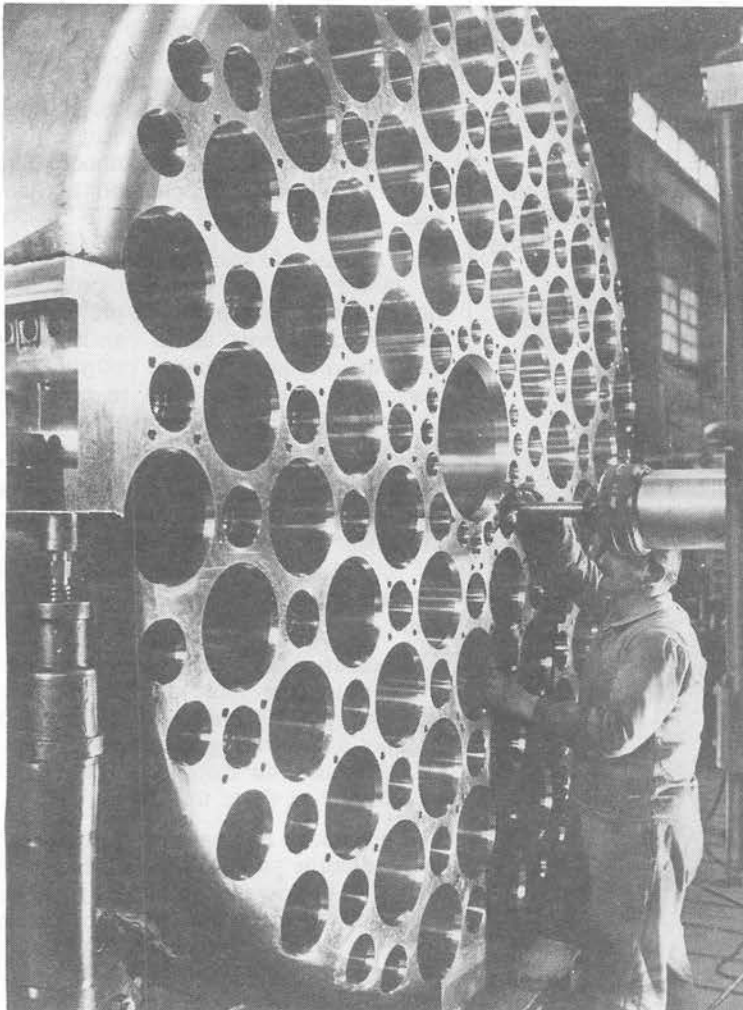
5) à cesser de critiquer pour être plus apte à **comprendre** et à pardonner. (Je dois dire que des excuses présentées à ceux que j'ai critiqués n'ont jamais été prises pour de la faiblesse, mais ont permis de créer un climat de confiance où chacun peut vivre plus vrai.)

6) à mettre **honneur et dignité** dans les relations humaines. (Je constate que dénoncer toute forme de corruption, même banale et considérée comme normale, entraîne une prise de conscience positive chez ceux qui sont concernés, et ouvre toujours un chemin pour se remettre en cause.)

7) à avoir le souci d'**apaiser tout conflit** qui se présente. (Je ne crois pas que l'on puisse rester à l'écart des oppositions permanentes entre catégories, entre groupes et entre individus, mais il est certain que travailler à la paix exige d'être soi-même totalement mené par l'Esprit.)

8) à **oser affirmer sa personnalité** renouvelée, à ne pas craindre les critiques et les oppositions. (Je crois que la grosse difficulté est de vivre à contre-courant, de ne pas hésiter à être considéré comme un utopiste dans un monde où les valeurs évangéliques sont étouffées par notre matérialisme et nos égoïsmes.)

Seul, on peut vraiment avoir envie de tout lâcher, tant le combat semble inégal. *Entre les deux éléments de l'alternative - se soumettre ou se démettre - il y a une autre voie* : celle qui consiste à mesurer l'immensité du champ que représente le monde du travail et à s'efforcer, jour après jour, dans l'ombre, sans action d'éclat, d'y semer l'esprit des huit Béatitudes.



« Ne jamais manquer l'occasion de montrer à un homme au travail qu'il contribue à la réalisation d'une œuvre commune. »

HENRIK SCHAEFER

Homage de ses amis

Henrik Schaefer, un des animateurs du centre de Caux et, durant neuf années, président du Conseil de la Fondation pour le Réarmement moral en Suisse, est mort à Lucerne le 5 novembre dernier.

Il avait découvert le Réarmement moral d'une manière tout à fait fortuite, dans le train entre Lausanne et Paris, à l'époque où il travaillait à la direction parisienne de la maison Bally. Bien que la guerre mit un terme à sa carrière professionnelle en France, il resta toujours très attaché à ce pays, où il avait participé aux premières actions du Réarmement moral.

Ses amis suisses et étrangers furent très nombreux à venir lui rendre un dernier hommage. « La trace laissée par Henrik Schaefer est profonde, devait dire lors du service funèbre M. Daniel Mottu, actuel président de la Fondation pour le Réarmement moral. Il appartenait à ce petit groupe de Suisses qui, en 1946, ont eu la vision, la foi, le courage de se lancer dans l'aventure qui a fait de Caux le centre de conférences du Réarmement moral. Laisant de côté l'attrait d'une belle carrière déjà commencée dans l'industrie, Henrik Schaefer a utilisé son cœur, son intelligence, sa compétence, son énergie pour faire en sorte que ce centre remplisse sa mission. »

L'évocation du Vaterland

Vaterland, le grand quotidien catholique de Suisse centrale, a publié d'autre part un article consacré à Henrik Schaefer, signé de son rédacteur en chef, Aloïs Hartmann, et dont nous reproduisons les principaux passages :

« Nous étions convenus de nous retrouver prochainement pour dîner ensemble et approfondir la discussion que nous avions entamée sur les problèmes actuels des médias. Mais le mercredi suivant, peu avant son soixante-quatrième anniversaire, une crise cardiaque l'arrachait subitement à ses activités.

« Il ne fut pas pris par surprise. « La nuit, avait-il écrit il y a deux ans, j'ai parfois l'impression que la mort vient dans ma chambre pour m'avertir. Ainsi, l'on n'est jamais certain de rien. » Cette dernière petite phrase révèle la conviction d'un chrétien qui ne dramatisait pas les choses, mais qui vivait sa foi avec plus d'intensité encore.

« Cette foi, qui avait réorienté son existence il y a plusieurs décennies, l'a marqué profondément.

« Né en Argovie, formé au métier des affaires, il s'était préparé dès son plus jeune âge et par ses voyages à une carrière



brillante. Pourtant, durant les années trente déjà, il renonçait à tout cela pour se soumettre à des exigences nouvelles d'ordre spirituel et, dès le lendemain de la guerre, se donner totalement au travail du Réarmement moral. Ce qu'il fit d'une façon telle qu'il imposait le respect à tous ceux qui le rencontraient.

« Voilà Henrik Schaefer : un homme d'une grande bonté, inlassable dans son zèle au service de l'œuvre de Frank Buchman, profondément convaincu de sa tâche, plein d'optimisme, plein de foi en l'homme et en Dieu. »

« Donne ce que tu n'as pas »

« D'une part, il connaissait plus que tout autre la somme de foi, de prières, de sacrifices qu'il a fallu, depuis maintenant trente-quatre ans, pour permettre au centre de Caux d'ouvrir ses portes au monde. D'autre part, il était de ceux qui surent maintenir le cap en toutes circonstances, tout en ne cessant de repenser la tâche de Caux et du Réarmement moral dans un monde en pleine mutation. »

« Il y a quelques années, a poursuivi M. Mottu, je lui avais demandé quelles avaient été les plus grandes leçons de sa vie. Il me répondit simplement ceci : « Quand je suis venu à Caux pour la première fois et que je me suis demandé dans le silence, devant Dieu, ce que j'aurais à donner, la réponse a été : tu donneras ce que tu n'as pas : du temps, de l'argent, de l'amour. »

Rencontre d'hiver à Caux du 26 décembre 1980 au 4 janvier 1981

Comme chaque année à pareille date, le centre de Caux, en Suisse, ouvre ses portes au lendemain de Noël et jusqu'au 4 janvier 1981. « Renouveau de l'homme, renouveau d'espérance », tel sera le thème, semblable à celui des sessions de l'été 1980, de ces dix jours de conférence ouverte à tous.

« Dans le monde entier, lit-on dans le document d'invitation, les hommes de

réflexion s'unissent pour souligner l'urgence d'une « révolution morale » indispensable à la solution des problèmes de notre temps. Mais, dans ce domaine comme dans d'autres, on ne peut pas se payer de mots. En fait, l'espérance naît du changement : c'est lorsqu'il remanie ses structures intérieures que l'homme se met à croire que celles de la société peuvent aussi changer. »

Renseignements et inscriptions (avant le 18 décembre 1980) à l'adresse suivante : Réarmement moral, CH 1824 Caux/Suisse. Tél. (021) 61.42.41.

COMMENT transmettre le virus du changement ? Dans notre dernier numéro, nous nous sommes efforcés, à partir d'ouvrages de Howard Walter et Cecil Rose (1), de retracer le début d'un cheminement. Nous avons évoqué deux premières étapes : la confiance qu'il convient en priorité d'établir avec l'autre, puis l'ouverture de l'autre sur lui-même, condition nécessaire d'une transformation en profondeur. Nous abordons ici les trois étapes suivantes : comment aider une personne à ressentir profondément le coût de ses propres manquements ; comment l'aider à prendre les décisions qui transformeront sa vie ; comment l'aider à consolider sa foi.

Jusqu'ici nous n'avons pas utilisé le mot « péché ». Cette expression, omniprésente dans le livre de Howard Walter, fait peur aujourd'hui. Elle évoque une morale quelque peu rigide ou simpliste du permis et du défendu. On préférerait des vocables plus souples, moins incriminateurs. Et pourtant, ce n'est pas parce qu'on n'aime pas parler d'une chose qu'elle cesse d'exister. On peut chercher d'autres mots, mais on ne peut éluder cette réalité fondamentale qu'est le péché de l'homme, soit face à la loi, tel qu'il était compris dans l'Ancien Testament, soit face au Christ. Rien n'est autant contesté, à notre époque, que les frontières de ce qu'il faut bien continuer à appeler péché. Nos instincts nous incitent en permanence à repousser le seuil de ce qui est toléré. Les débats qui, dans les médias, ont entouré le récent synode de Rome sur la famille montrent à l'évidence cette tendance instinctive, désormais haussée au rang de philosophie et brandie avec assurance par des voix de plus en plus nombreuses et susceptibles.

Qu'est-ce donc que le péché ? Pour Cecil Rose, il représente tout ce que l'homme n'est pas disposé à soumettre à Dieu. Une autre définition souvent entendue est celle-ci : « Est péché tout ce qui me sépare de Dieu et des autres ». Marc Oraison, dans son livre *Une morale pour notre temps*, a rappelé avec force qu'il est difficile de concevoir la morale – et donc le péché – sans cette référence à nos relations avec autrui. Quant à saint Paul, il affirme : « Tout ce qui ne procède pas d'une conviction de foi est péché. »

Pour les non-chrétiens, bien sûr, cette expression peut apparaître sans signification et s'ils préfèrent utiliser d'autres mots – égoïsme, attitude asociale ou antisociale... – cela ne saurait les empêcher de ressentir avec force leurs propres manquements et ce sentiment peut les conduire vers un changement de cap.

La contrition

Si nous nous étendons sur ces notions, c'est pour la raison suivante : la force du changement que nous désirons introduire dans notre propre vie ou dans la vie des autres nous semble dépendre en grande partie de la profondeur avec laquelle nous ressentons notre propre indignité. Howard Walter insiste aussi sur les effets du péché, qui tient l'homme prisonnier, le rend aveugle, insensible aux besoins des autres, tue l'Esprit en lui et fait tache d'huile. C'est là une séquence logique. Dans la langue anglaise on utilise souvent l'expression : conviction de péché. En français il existe un mot quelque peu désuet, celui de contrition. Le dictionnaire Robert le définit comme une « douleur vive et sincère d'avoir offensé Dieu ». Y a-t-il place pour le pardon du Christ si nous ne savons plus éprouver cette douleur vive et sincère ?

(1) Voir *Changer* n° 109, novembre 1980.

Nous et l

Le virus du

par Jean

Comment aider les autres à la ressentir ? C'est une tâche délicate dont Howard Walter dit avec raison que « aucun homme ne peut l'accomplir. C'est le travail de l'Esprit de Dieu ». Mais dans la mesure où nous sommes conscients de ce que notre propre péché a coûté à Dieu et aux autres, nous pouvons amener d'autres personnes à faire un même retour sur elles-mêmes.

Parfois il est bon de chercher non pas seulement le mal que nous avons commis, mais aussi ce que nous n'avons pas su faire pour les autres. Cela peut nous amener à mieux évaluer l'écart entre ce que nous sommes et ce que nous devrions être.

La contrition véritable, ajouterons-nous, est très différente du sentiment d'avoir raté. Le sentiment d'échec nous décourage, nous tire vers le bas. La contrition nous tire vers le haut. Elle est facteur d'évolution.

Le tournant

La prochaine étape, même si elle n'est pas la fin du parcours, est le prolongement naturel d'une longue préparation. Abandon ? Retournement ? Conversion ? C'est le moment décisif où Dieu prend en main notre vie et commence à la mouler à sa volonté. Ce tournant peut s'opérer parfois en une seconde. Ce peut être l'éblouissement d'un André Frossard entré par hasard dans une église. Mais ce peut être aussi un acte conscient et laborieux de la volonté qui s'abandonne à une volonté supérieure ; de toute façon ce n'est qu'un point de départ.

« Expérience prodigieuse », constate Cecil Rose, et il ajoute : « Pour savoir que l'eau peut nous porter, il faut cesser de toucher le fond. Il faut se marier pour savoir ce qu'est le mariage. On éprouve un remède en le prenant. C'est ce que veut dire : *avoir la foi*. Cela ne veut pas dire être tout à fait sûr d'avance, ni travailler ses sensations jusqu'à ce qu'elles ressemblent à de la certitude. C'est faire l'expérience. » Expérience qui, pour s'enrichir, doit se renouveler en permanence.

Cecil Rose insiste sur la notion de consentement. « Dieu ne peut se charger de ma vie que si j'y *consens* », et il ajoute : « Ce consentement n'est pas une affaire de sentiment. » Il compare ensuite ce transfert d'autorité à l'acte, pour un failli, de remettre à son principal créancier le soin de réorganiser et de diriger ses affaires.

Howard Walter, quant à lui, voit dans cette étape comme une transaction entre l'homme et Dieu ; c'est le moment où, pour l'homme, « le fardeau du péché tombe de ses épaules et où il connaît non seulement la tristesse poignante, mais aussi la paix triomphante du matin de la résurrection ».

es autres

angement (II)

ques Odier

Ce changement de cap, il s'agit de l'assurer. Nous pouvons aider les autres à entreprendre toutes les démarches que Dieu peut leur indiquer pour réparer leurs torts et pour mettre leur vie au clair. Cecil Rose, en bon Anglais pratique, suggère quelques orientations concrètes : il faudra peut-être renouer quelque relation rompue, présenter des excuses, avouer un péché à la personne qu'il concerne le plus directement, réparer une malhonnêteté... « Il y aura bien des choses, écrit-il, que je ne pourrai jamais réparer, et la restitution même que je pourrai faire me semblera tout à fait insuffisante. Il me faut simplement accepter le miracle du pardon de Dieu, mais je ne le puis que si je suis prêt à faire tout ce qui pourra être fait, honnêtement et utilement, pour réparer mon tort. » L'auteur rappelle les critères d'honnêteté, de pureté, d'abnégation et d'amour qui, renforcés par l'adjectif absolu, peuvent aider les hommes à passer en revue leur existence. « C'est comme un projecteur dont la vive lumière va fouiller toutes sortes de recoins cachés. »

L'accompagnement

Ce premier examen aidera les gens à partir à la découverte du plan de Dieu et du rôle qu'ils peuvent y jouer. Un plan où tout a son importance.

Cette étape, que nous pourrions appeler consolidation, nous sommes parfois enclins à la sous-estimer. Souvent nous nous émerveillons – à juste titre d'ailleurs – des miracles que Dieu opère dans le cœur et l'esprit de personnes de notre entourage. Or, cet émerveillement même risque de nous retenir de faire le travail nécessaire et délicat que l'on appelle parfois de nos jours *l'accompagnement*. Cet accompagnement, bien sûr, commence dès la première étape que nous avons évoquée dans le précédent numéro, celle de la confiance et de l'amitié. Mais il reste indispensable à tous les stades de la vie chrétienne, comme le rappelle une revue émanant du renouveau charismatique entièrement consacrée à ce sujet (2). La revue cite sainte Thérèse d'Avila : « Plus on est avancé dans la spiritualité, plus il faut y avoir recours. » Saint Bernard et Ignace de Loyola disent la même chose. Il s'agissait alors plutôt de ce qu'on appelle les « directeurs spirituels ». « Mais aujourd'hui, souligne la revue, l'accompagnement n'est pas l'affaire de quelques-uns. Chacun de nous un jour ou l'autre est appelé à faire un bout de chemin au côté d'un frère. »

« La seule chose que nous puissions faire vraiment, écrit de son côté Cecil Rose, c'est d'aider (les autres) à écouter, non

pas nous, mais Dieu. » Il est tentant en effet de vouloir jouer un rôle dans la vie des autres, d'apporter notre grain de sel, de laisser notre empreinte. C'est là qu'un total désintéressement nous est demandé.

Deux questions

En conclusion de ces lignes, nous pouvons à juste raison nous poser deux questions. La première est celle-ci : de quel droit pénétrons-nous ainsi dans la vie des autres ? Un des hommes que Howard Walter cite souvent, Henry Drummond, qui fut professeur de sciences naturelles à Edimbourg, mais aussi un grand conférencier, écrit ceci : « Beaucoup de personnes étudient les hommes, mais non pas forcément par sympathie : le juriste le fait par souci de gain ; l'artiste pour sa célébrité ; l'acteur pour les applaudissements du public, le romancier par profession. Avec quel art le comédien pénètre-t-il la passion et l'intrigue contenues dans un texte ! Avec quelle habileté le romancier dissèque-t-il l'amour et la jalousie, la vengeance et la haine ! Alors que tant d'hommes étudient la nature humaine pour elle-même, ou plus basement pour leur propre lucre, n'y aurait-il personne pour en faire autant pour l'amour de Dieu ? »

La revue *Tychique* répond aussi à cette interrogation : « Le Seigneur ne veut pas se passer de nous pour atteindre nos frères. Nous sommes à ce point solidaires dans l'Histoire du Salut que cet accompagnement spirituel nous apparaît comme la forme la plus immédiate et la plus profonde de la Charité ! Si j'aime mon frère, je désire qu'il se rapproche de Jésus, qu'il le connaisse vraiment, qu'il soit de ses amis. En ce sens nous sommes tous, chacun à notre manière, selon le charisme qui nous est propre, coopérateurs du Christ et accompagnateurs les uns pour les autres. »

L'autre question concerne les rapports du changement des hommes avec leur environnement social. En dehors du fait que, comme cela vient d'être dit, nous désirons que nos contemporains se rapprochent de Jésus, y a-t-il une incidence sociale ?

Cecil Rose, qui écrivait pourtant il y a plus de quarante ans, à une époque où ces questions paraissaient moins évidentes, a ceci à nous dire : « Bien souvent les gens ont fait une expérience initiale de Dieu qui les a libérés de leurs péchés les plus apparents, mais les a laissés liés à leur condition sociale et à leurs péchés ignorés. Ils ont reçu de leur nouveau maître une partie de la vie nouvelle, mais ont continué à régler leur conduite sur les conventions et les principes reçus dans leur monde, ou dans leur commerce. Ils ont renoncé peut-être aux péchés de la chair et aux habitudes qui troublaient déjà leur conscience, mais sont demeurés sous l'empire de leurs craintes, de leur désir de sécurité, de leur amour du confort et de leur indépendance égoïste à l'égard d'autrui. Ils ont bien laissé Dieu franchir le seuil de leur maison, mais ils l'ont laissé debout au vestibule. »

On perçoit chez l'auteur de *Quand l'homme écoute* ce souci de rupture nécessaire avec les conventions, avec le statu quo. Nous pensons quant à nous que pour l'homme d'aujourd'hui, changer, ce n'est pas se ranger. C'est se déranger et déranger. Les critères moraux auxquels nous faisons référence ne sont pas des facteurs d'ordre mais, disons le mot, des facteurs de subversion. Sinon le virus du changement risque de se propager trop lentement, trop gentiment, pour notre monde en sursis.

(2) *Tychique*, n° de juillet 1980, revue publiée sous la responsabilité de la communauté du Chemin neuf, Lyon.

Avec Irène Laure, infatigable voyageuse

par Marie-Claude Borel



Décider, à l'âge de 81 ans, après avoir mené une vie riche en péripéties et parcouru une centaine de pays différents, de repartir à l'autre bout du monde, voilà qui requiert une bonne dose d'audace ! Ainsi, en novembre, il y a un an, Irène Laure (1) reprenait le bâton du pèlerin, pour répondre à de nombreuses invitations. Ce faisant, elle s'était fixé trois tâches principales :

- Apporter son appui à certaines personnes qui, se trouvant dans des situations difficiles, avaient besoin d'encouragement.
- Contribuer à former la jeune génération et à la munir de ce dont elle aura besoin pour affronter et façonner l'avenir.
- Transmettre l'espoir et la certitude du changement, toujours possibles dans n'importe quelle circonstance.

Ainsi, au cours d'un périple de six mois en Inde, au Sri Lanka, en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Japon, aux Etats-Unis, au Canada et, un peu plus tard, dans les pays scandinaves, jeunes et moins jeunes, hommes et femmes, parents et grands-parents, premiers ministres et agriculteurs, hommes politiques au pouvoir ou dans l'opposition, représentants de minorités ethniques se voient mis au défi, inspirés par cette Française dynamique et passionnée.

Mme Laure arrive en Inde à la veille des élections, peu de temps avant l'invasion de l'Afghanistan. L'insécurité et l'appréhension règnent dans tout le pays. A Delhi, le rédacteur en chef d'un grand quotidien la reçoit dans son bureau, au centre de cette ruhe bourdonnante qu'est le siège d'un journal. Posant son regard tranquille sur le visage buriné et inquiet de ce colosse de

la presse, Mme Laure lui dit : « Permettez-moi, en tant qu'arrière-grand-mère, de vous poser une question : vous avez l'air triste. Pourquoi ? » Surpris, le journaliste prétend d'abord la fatigue, la pression du travail... Le sourire de son interlocutrice lui fait vite comprendre qu'elle n'est pas dupe et les vraies questions ne tardent pas à faire surface. Quel soulagement, pour cet homme constamment sur le qui-vive, de pouvoir se confier à quelqu'un sans avoir peur d'être mal compris.

« Je suis une révolutionnaire »

En Australie, c'est dans sa maison moderne et simple que le chef de l'opposition travailliste au parlement fédéral invite Mme Laure à partager le repas familial. Engagé dans une lutte politique très dure, cet homme encore jeune, qui se dit « païen », donne toute son attention au récit que lui fait son interlocutrice de sa vie, de ses luttes personnelles, des circonstances dans lesquelles elle a été amenée à demander pardon pour sa haine à ses ennemis d'alors, les Allemands, de la façon dont elle et son mari ont trouvé la foi. Par deux fois, cet homme pourtant talonné par le temps, lui demande plus de détails sur sa découverte de la foi en Dieu.

Au Japon, quatre cents enfants viennent d'entendre Mme Laure leur parler de son pays, de l'Europe, de ses expériences, de ses convictions. C'était la dernière matinée de classe avant les vacances. Une fois la séance levée, deux jeunes de 12 ans, un peu timides, s'approchent de Mme Laure et lui disent : « Etes-vous pour ou contre la Révolution française ? » Ils venaient d'en étudier l'histoire. « Je suis une révolutionnaire et je suis pour la révolution, leur répond-elle, mais j'ai découvert qu'au lieu d'éliminer les gens auxquels on est opposé, on peut les changer, ce qui est beaucoup plus efficace. »

A Sri Lanka, alors qu'elle en est encore au début de son périple, Mme Laure me dit un jour : « Je pense à la Finlande. Il faudra que j'y retourne un jour. Ce pays est dans une situation difficile. Il a besoin

de ses amis. » Quelques mois plus tard, après avoir pris du repos auprès des siens, Mme Laure met le cap sur Helsinki. Elle s'y était rendue pour la première fois en 1951 et avait été reçue par le président Paasikivi. Elle y était retournée à plusieurs reprises. « Il n'y a rien de tel que de se rendre soi-même dans un pays pour se pénétrer des préoccupations de son peuple et se rendre compte de ses possibilités », répète-t-elle souvent.

« Vous parlez de finlandisation et vous nous considérez comme un demi-satellite, nous ont dit de nombreux Finnois. Nous ne sommes pas d'accord avec cette façon de penser. Nous tenons à être reconnus comme un pays indépendant et libre. Nous avons besoin de la compréhension et de l'amitié des autres pays européens. »

La Finlande, l'Islande... Pour Mme Laure, ce sont des pays qui paraissent bien lointains. « On y va peu, remarque-t-elle. On n'en parle pas les langues. Pourtant, il est très important d'accorder à ces pays nordiques et à leurs habitants une attention soutenue. »

En Suède, les Lapons réservent un accueil chaleureux à Mme Laure. Comme toutes les minorités ethniques, que ce soient les aborigènes rencontrés en Australie, les Maoris de Nouvelle-Zélande, les Indiens du Canada ou des Etats-Unis, les Lapons se sentent menacés tant sur le plan politique que sur le plan économique. L'industrialisation empiète de plus en plus sur leurs terres - on sait que leurs troupeaux de rennes, pour survivre, ont besoin d'immenses étendues. « Pourtant, remarque Mme Laure, ils détiennent peut-être le secret dont l'humanité a besoin aujourd'hui - celui de la survie. »

A Copenhague, elle rencontre un jeune dirigeant du groupe de travail international pour les questions indigènes, qui prépare, avec d'autres, une rencontre mondiale des responsables de toutes les minorités ethniques, rencontre qui aura lieu à Canberra en avril 1981. Consciente du fait que l'amertume des dirigeants des groupes risque d'être exploitée à leur détriment, Mme Laure leur fait comprendre comment elle a découvert que « la haine », quelles que soient les raisons qu'on a pour la justifier, est toujours source de nouvelles divisions, de nouvelles guerres ». Elle est persuadée que ces

(1) Socialiste depuis l'âge de 16 ans, proche de Léon Blum, elle a participé activement avec son mari aux grandes batailles de ce siècle, dont celle de la résistance durant la dernière guerre mondiale. Membre de l'Assemblée constituante en 1945 puis élue à l'Assemblée nationale, elle participa en 1947 à la deuxième conférence de Caux. C'est là qu'elle contribua grandement à créer de nouvelles relations entre la France et l'Allemagne, en demandant pardon pour sa haine aux Allemands présents (voir G. Marcel, *Plus décisif que la violence*, Plon éd.).

minorités ethniques sont destinées à jouer un rôle libérateur pour l'humanité tout entière. Pourraient-elles, même, demander-elle, être l'élément inattendu mais efficace qui jetterait un pont entre le tiers monde et le monde nanti ?

Aucun jour ne s'écoule, surtout quand elle est en Finlande, sans que Mme Laure ne pense à la Russie et à la Chine. Au cours de ce dernier voyage, elle a rencontré, à plusieurs reprises, des hommes et des femmes amenés par leur vie professionnelle à être en contact étroit avec ces pays et avec l'Europe de l'Est. Ils sont d'avis qu'il est important de se rendre sur place dans la mesure du possible, de s'imprégner de ce qui peut être vu et ressenti, tant il est vrai que l'ignorance et la peur paralysent et empêchent de voir la réalité telle qu'elle est. Il n'y a pas que la menace que représentent ces pays. Il y a aussi les peuples qui y vivent, les individus avec leurs aspirations, leur « quotidien », leurs familles.

En outre il y a ce que nous pouvons faire de notre côté du rideau de fer, ou du rideau de bambou : créer et mettre en pratique un mode de société qui soit vraiment efficace et crédible. A tous les jeunes qu'elle rencontre, Mme Laure dit : « Il faut apprendre le russe et le chinois. Que vous le vouliez ou non, vous serez confrontés à ces peuples. »

Il y a de grands révolutionnaires dont on peut beaucoup apprendre. Mme Laure se situe parmi eux. Chez elle, ce sont surtout les caractéristiques suivantes qui frappent :

Une expérience irréfutable

Dans un monde où les événements se succèdent à un rythme accéléré, où une catastrophe en éclipe rapidement une autre dans l'esprit et la préoccupation des gens, Mme Laure, elle, n'oublie pas. Ceux qui souffrent ou passent par des phases difficiles sont constamment présents à son esprit et dans son cœur. C'est ce qui lui permet d'être alerte et sensible à toute possibilité de soulager cette souffrance et d'en prévenir d'autres.

Quelles que soient les circonstances, les menaces, les obstacles, elle entrevoit de nouvelles perspectives, un monde différent. Son espoir prend racine dans l'expérience irréfutable qui est la sienne : un renouveau est certain dès qu'on est prêt à en payer le prix.

Mme Laure est fidèle au souvenir et à l'enseignement de ceux qui lui ont ouvert des portes et lancé un défi. Elle n'omet jamais de leur rendre hommage : sa mère, Léon Blum, Frank Buchman. Aux personnes qui lui font entendre qu'elle est un être

exceptionnel, elle rétorque : « Vous ferez beaucoup mieux que moi », et elle le pense vraiment. Son désir ardent est de transmettre aux générations futures les expériences dont elle sait qu'elles sont vitales pour l'avenir.

Elle a d'autres projets encore pour les mois à venir. Pour elle, les considérations décisives ne sont ni l'âge, ni le besoin de repos, pourtant légitime, mais le désir

d'entreprendre avec confiance ce qu'elle se sent appelée à faire. « Ce qui est merveilleux, s'étonne-t-elle, c'est que ma famille ne me retient jamais. Au contraire, chacun m'aide à faire ce que je pense devoir faire. »

A un homme d'affaires indien qui lui demandait le secret de sa « jeunesse », elle répond : « Être convaincue de ce à quoi on s'attelle et s'y vouer sans restriction. »

QUINZE-TRENTE

De l'intime au national

par Nathalie O'Neill

Au lendemain des élections américaines et en ce début de campagne présidentielle en France, des réflexions perçues ici et là, ces mois derniers, me reviennent à l'esprit.

Lors d'un récent séjour aux Etats-Unis comme dans les semaines qui suivirent mon retour en France, j'ai été frappée par le nombre de personnes envisageant sans enthousiasme l'approche des élections. Dans un pays comme dans l'autre, j'ai entendu parler d'absence de vrai choix, de candidat adopté comme moindre mal... J'ai aussi rencontré de mes contemporains, entre vingt et trente ans, allant jusqu'à ignorer leurs devoirs électoraux et affichant sans scrupules leur désintérêt, voire leur dégoût, pour la vie politique de leur pays.

Nos pays, avec toutes leurs ressources, leur potentiel et les multiples réalisations humaines à leur actif, ne peuvent-ils donc produire des hommes capables de mobiliser l'intérêt général, de susciter l'enthousiasme collectif pour confectionner ensemble les prochaines pages de l'Histoire ?

Tous ces jeunes en cours d'études, rencontrés dans les années précédentes, si pleins de vitalité et d'esprit d'invention, aux idées fraîches, larges et audacieuses... se pourrait-il qu'il n'en reste guère plus tard, pour inspirer, voire mener une nation entière ? Pourquoi tant d'entre eux, avec déjà un sens affirmé des responsabilités humaines dans certains domaines, esquivent-ils délibérément celui de l'engagement politique ?

Voici deux mois environ, le polonais Lech Walesa s'exprimait à la télévision sur la vaste démarche qu'il avait entreprise avec ses compagnons ouvriers. A l'origine, celle-ci n'était pas tant adhésion à la doctrine socialiste que désir personnel de justice et amour du pays, dont il se sentait « propriétaire » au même titre que les dirigeants officiels. Outre l'amour de son pays et un respect profond des valeurs

morales, cet homme cumule une foi réelle dans le pouvoir de ces valeurs et dans le sien propre en tant que leur colporteur.

Et si précisément c'était cela qui manquait à tant d'entre nous, de la jeune (et moins jeune) génération : la foi dans l'efficacité d'une bataille morale, menée même à l'échelon individuel ? Nous réagissons à la malhonnêteté, à la corruption, nous détournons de « la politique » qui en est truffée, répétons-nous, mais croyons-nous que l'honnêteté et le désintéressement peuvent finalement triompher ? Croyons-nous qu'à notre humble niveau nous puissions être ces colporteurs indispensables et efficaces d'une santé morale nationale ? « La politique ? Pas pour moi, merci ! » Et si cette politique, ce bien public, la vie de notre pays, étaient en fait le prolongement de nos vies individuelles et portaient en eux les séquelles de nos indifférences ? Si le lien entre l'intime et le national existait vraiment, beaucoup plus réel qu'on ne l'imagine ? La responsabilité politique pourrait bien, tôt ou tard, faire de celui qui l'accepte au fond de son cœur un véhicule d'influence de l'intime au national et un instrument actif de changement !

Pourquoi voter ?

« Pourquoi voter ? La politique, cela ne m'intéresse pas ! » : deux réflexions entendues à maintes reprises, notamment chez des moins de trente ans. Pensant aux prochaines élections présidentielles en France, nous aimerions préparer un article sur les Jeunes et la Politique à publier avant le mois d'avril prochain. A cet effet, nous vous invitons, surtout si vous avez entre 15 et 30 ans, à nous transmettre vos idées. Veuillez nous écrire à nos adresses.

« Lumière du vécu »

Dans le cadre d'une émission intitulée *The light of experience* (*Lumière du vécu*), la télévision britannique, le 5 novembre, présentait un entretien de quinze minutes avec Alec Smith, fils de l'ancien premier ministre blanc de Rhodésie, Ian Smith. Lorsque son père était devenu premier ministre, Alec Smith avait tout fait pour affirmer sa propre personnalité indépendamment de lui : expulsion de l'université et arrestation pour trafic de drogue.

On pouvait lire dans le journal annonçant l'émission : « Alec Smith décrit l'itinéraire qui l'a amené à devenir aumônier militaire et artisan de la paix dans le jeune Etat du Zimbabwe, après des années de drogue, de désespoir et de guerre contre les maquisards. » Ajoutons qu'Alec Smith a également souligné le rôle des équipes du Réarmement moral au Zimbabwe, ces dernières années, et en particulier le travail du pasteur Arthur Kanoderaka.

Retraite et bidonville

En 1975, lors d'une conférence du Réarmement moral, un comptable à la retraite, Harold Sneath, décide de consacrer son temps au problème du logement en Afrique du sud, en particulier celui des dizaines de milliers de métis et de noirs peuplant les bidonvilles du Cap. Il saisit alors toutes les occasions de faire la connaissance des architectes, des responsables municipaux, des assistants sociaux, travaillant sur le terrain ; il se rend aussi au Brésil, où il apprend d'un ancien chef de favela la façon dont 80 000 familles ont été relogées par le gouvernement. Un diaporama ayant été réalisé sur ce sujet, Harold Sneath, à

son retour en Afrique du sud, le montre à une vingtaine d'habitants des bidonvilles du Cap et à deux assistants sociaux : ces hommes et ces femmes y puisent le courage de s'organiser pour défendre leurs droits auprès des autorités blanches. Au fil des années, la population du Cap est sensibilisée par les réalisations concrètes : création de comités de quartier, organisation de crèches et de magasins de produits alimentaires. Des architectes travaillent sans honoraires à un projet d'habitations bon marché qui est présenté ensuite à l'administration.

En 1980, Harold Sneath fait le point de la situation : « Les expulsions sont rares ; le gouvernement a déjà relogé les métis dans des cités en dur et a acquis des terrains destinés au relogement des noirs. C'est, en partie, à l'esprit de foi et de sacrifice des habitants de bidonvilles, des assistants sociaux, que l'on doit l'amorce de cette évolution. »

De Bristol à Richmond

A Richmond, en Virginie, les responsables de l'enseignement doivent faire face aux problèmes que posent d'une part l'intégration raciale dans les écoles, d'autre part la jeunesse à la recherche d'un sens à sa vie. Le maire de la ville, M. Henry Marsh, et les autorités scolaires, ayant entendu parler de la campagne menée en Angleterre pour redonner à l'enseignement sa vocation éducative, en ont invité les animateurs, MM. Crump et Coleman, responsables de l'enseignement dans le comté d'Avon, près de Bristol. C'est ainsi que MM. Crump et Coleman, accompagnés de deux conseillers municipaux, se sont entretenus avec la municipalité, les autorités scolaires de Richmond et une association multiraciale préoccupée par l'intégration.

Participait aussi à ce voyage un professeur londonien d'origine indienne, M. Kistamy. Son récit a spécialement touché ses interlocuteurs. Sa vie familiale ayant été transformée du jour où il fut libéré de toute trace d'amertume, sa maison est depuis douze ans le lieu de rencontre de gens de toutes races.

De Newcastle à Paris

Invitée par un groupe de Françaises, une personnalité du parti conservateur britannique, Lady Chapman, récemment encore vice-présidente des femmes conservatrices de la région de Newcastle-upon-Tyne, vient de passer cinq jours dans la région parisienne « pour apprendre à connaître la France ». Lady Chapman a été reçue dans plusieurs foyers

français ; elle s'est entretenue avec des personnalités parisiennes, en particulier un conseiller municipal d'une liste de l'union de la gauche dans une commune de la banlieue et deux députés. Lady Chapman a profité de chaque entretien pour exprimer avec humilité qu'elle regrette l'esprit de supériorité britannique au cours des négociations européennes. Avant de partir, elle a déclaré avoir été frappée par la chaleur et la franchise avec laquelle ses interlocuteurs français ont exprimé leurs réactions à l'égard de son pays et leur volonté que les rapports franco-britanniques s'améliorent. « Un entretien avec un député, a-t-elle ajouté, m'a encouragée à faire tout mon possible pour que mes compatriotes soient mieux informés sur l'Europe, moins sur le plan économique que sur celui de sa responsabilité mondiale à l'égard du tiers monde. »

Stage à Caux



Pour la troisième année consécutive, un stage de formation de jeunes se déroule à Caux d'octobre à août. Une dizaine de participants venus de sept pays européens seront donc basés à Caux durant ces dix mois. Tantôt ils suivront des « périodes de formation intensive » (compréhension du Réarmement moral, connaissance du monde moderne, étude de langues étrangères), tantôt ils s'associeront à des actions « sur le terrain », en Scandinavie notamment ou à l'occasion des sessions de Caux. Sur notre cliché : les participants au stage avec ses animateurs, notamment notre collaborateur Jean-Marc Duckert (en bas à gauche), sa femme et son fils.

Vivre sa foi sous un régime totalitaire

Walter Adler et ses amis dans l'Allemagne des années trente

par Pierre Spoerri

En 1933, lorsque Hitler s'empare du pouvoir, Walter Adler commence tout juste sa carrière de pasteur de l'église protestante allemande. Il vient de découvrir le « Groupe d'Oxford » (1) et de rencontrer Frank Buchman. Avec plusieurs amis, Allemands du sud comme lui, il fonde un certain nombre de cellules de foi vivante qui s'inspirent directement du message de celui qui, quelques années plus tard, allait lancer le Réarmement moral. Comment, alors que leur pays était soumis à une dictature impitoyable, ces hommes et ces femmes allaient-ils surmonter les problèmes auxquels ils étaient confrontés ?

Ce récit, dédié à la mémoire de Walter Adler, décédé le 10 octobre dernier, lève le voile sur une page peu connue de l'histoire du Réarmement moral.

Un beau matin, au début des années trente, le téléphone sonne dans la petite maison de R.S., un jeune instituteur établi dans une grande ville d'Allemagne du sud. Une voix inconnue et autoritaire se fait entendre : « Présentez-vous à midi à telle adresse. C'est un ordre. » Arrivé à l'heure et au lieu indiqués, R.S. se trouve devant une porte sans nom ni numéro. « Vous êtes R.S. ? lui demande-t-on. On vous attend au bureau n° 17. » C'est là que, sans plus tarder, on le nomme agent du Service secret (Sicherheitsdienst, S.D.). Le chef de bureau, un ancien pasteur protestant, connaissait tout le passé de R.S. Il savait pertinemment que celui-ci venait de rompre avec l'Eglise catholique et envisageait de s'inscrire au parti national-socialiste.

Un document ultra-secret

La première mission qui lui est assignée est l'infiltration du Groupe d'Oxford. Muni d'une invitation, il se rend à une rencontre à Grötzingen, près de Karlsruhe. Libre à lui de décider comment il va agir pour gagner la confiance des responsables du groupe.

Lorsque R.S. revient avec son premier rapport, son chef de service lui montre un document ultra-secret sur lequel le S.D.

(1) Avant que le Réarmement moral ne soit lancé officiellement en 1938, les équipes formées dans de nombreux pays du monde par Frank Buchman étaient communément appelées « Groupes d'Oxford ».

s'appuie pour justifier sa méfiance à l'égard du Groupe d'Oxford. R.S. peut étudier le document, mais il lui est interdit de prendre des notes. Les accusations contre les responsables du Groupe d'Oxford vont de la franc-maçonnerie aux excès sexuels. R.S. se rend bien compte que les informations rassemblées dans ce document diffèrent totalement de ce qu'il a pu constater jusqu'à présent, mais il n'en souffle pas un mot à ses chefs.

Un agent dans leurs rangs

Après cette première épreuve, R.S. reçoit l'ordre de se préparer à une « expérience de conversion », de façon à gagner davantage la confiance des hommes du groupe. Il y réussit si bien qu'il est envoyé comme représentant des Groupes d'Oxford d'Allemagne du sud à des rencontres à Rheinfelden et à Interlaken, en Suisse, en 1938. Effrayé à l'idée d'être repéré et arrêté par les services secrets suisses, il est surpris que rien de la sorte ne se produise !

Toutefois, ces deux rencontres sur le sol helvétique exercent sur lui une profonde influence. A Rheinfelden, il s'était trouvé assis à côté d'un Allemand de race juive qui lui avait raconté toute son histoire. A Interlaken, il avait entendu une phrase de Frank Buchman qui ne se laisse plus en paix : « Le monde doit choisir entre Dieu et les canons : écouter la voix de Dieu ou entendre celle des canons. » R.S. avait



Une photo récente de Walter Adler.

aussi eu l'occasion de rencontrer Frank Buchman personnellement et il avait l'impression que celui-ci avait percé son secret.

Pendant toute cette période, Walter Adler et ses amis se rendent bien compte qu'un agent opère au sein même de leur groupe. Quand ils en parlent en petit comité, la pensée s'impose à eux que cet agent, quel qu'il soit, serait gagné et par la sincérité de leur amitié et par la puissance divine. C'est exactement ce qui se produit. Les rapports que R.S. continue d'envoyer, et qui sont jugés si importants qu'ils sont directement transmis au quartier général de Himmler, ne contiennent sur les hommes du Groupe d'Oxford que la part de vérité qui ne peut leur faire aucun tort.

La liste noire

En juin 1939, quelques semaines avant le début de la guerre, se produit un événement crucial : R.S. reçoit de ses supérieurs une liste d'une vingtaine de noms. Tous les responsables du Groupe d'Oxford en Allemagne du sud y figurent. R.S. reçoit l'ordre de dire lesquels de ces hommes représentent un danger pour l'Etat et doivent être envoyés en camp de concentration.

R.S. vit alors les deux jours les plus difficiles de sa vie. Il sait qu'il n'est pas question pour lui d'envoyer ses amis à la mort. Il sait aussi que sa propre vie est menacée s'il refuse de les dénoncer.

Malgré ces risques, il a le courage de dire à ses chefs qu'aucun de ces hommes ne représente une menace pour l'Etat.

Avec le déclenchement des hostilités, R.S. est mobilisé et déchargé de ses fonctions secrètes. Il ne retournera chez lui qu'en 1945.

Le premier nom sur la liste de R.S. était celui de Walter Adler. Dès 1933 et jusqu'en 1939, lorsqu'il est lui-même mobilisé, celui-ci parvient à découvrir, dans chacune des paroisses où il est nommé, lequel de ses paroissiens est chargé de le surveiller. Chaque fois, il réussit à gagner la confiance de ces informateurs. Ainsi, les informations « voulues » sont envoyées à Berlin !

La Gestapo devant la porte

Même après que leurs activités furent bannies par le parti national-socialiste et par la Gestapo, Adler et ses amis continuent à organiser des rencontres. Ils ont parfois, pour communiquer entre eux, recours à des méthodes peu conventionnelles. Une fois – c'était en 1938 ou en 1939 – ils avaient invité des amis à une réunion dans une petite ville près de Stuttgart. Le secret avait été trahi. « Quand nous sommes arrivés avec nos valises, raconte bien des années plus tard un collègue de Walter Adler, il y avait un agent de la Gestapo devant la porte de la maison où nous devions nous réunir. « La réunion n'aura pas lieu, nous dit-il. Elle est interdite. » Nous lui avons tranquillement expliqué que, parmi les invités que nous attendions, il y avait des gens qui venaient de très loin, ainsi que des réfugiés de l'Est. Nous lui avons demandé si nous pourrions au moins nous présenter les uns aux autres. « Pas dans la maison », répondit-il. « Alors dans la forêt ? – A condition que je vous accompagne. – Naturellement, vous êtes le bienvenu ! »

Nous avons formé un grand cercle dans la forêt, les plus âgés d'entre nous s'asseyant sur des troncs ou des souches. Nous nous sommes alors présentés les uns aux autres. C'était en quelque sorte commencer avec Adam et Eve pour aller jusqu'au retour du Christ ! L'agent de la Gestapo nous a bien dit une ou deux fois : « Plus court, s'il vous plaît. » Pour tous les participants, ce fut une rencontre inoubliable. »

Ces groupes comprenaient des représentants de toutes les professions : médecins, infirmières, avocats, ouvriers, chefs d'entreprise, secrétaires. Dans un des

groupes se trouvait un ancien communiste de Karlsruhe, Schlagenhof. Gagné par Adler et ses amis, il devait à sa formation idéologique de très bien réagir contre la pénétration des idées national-socialistes.

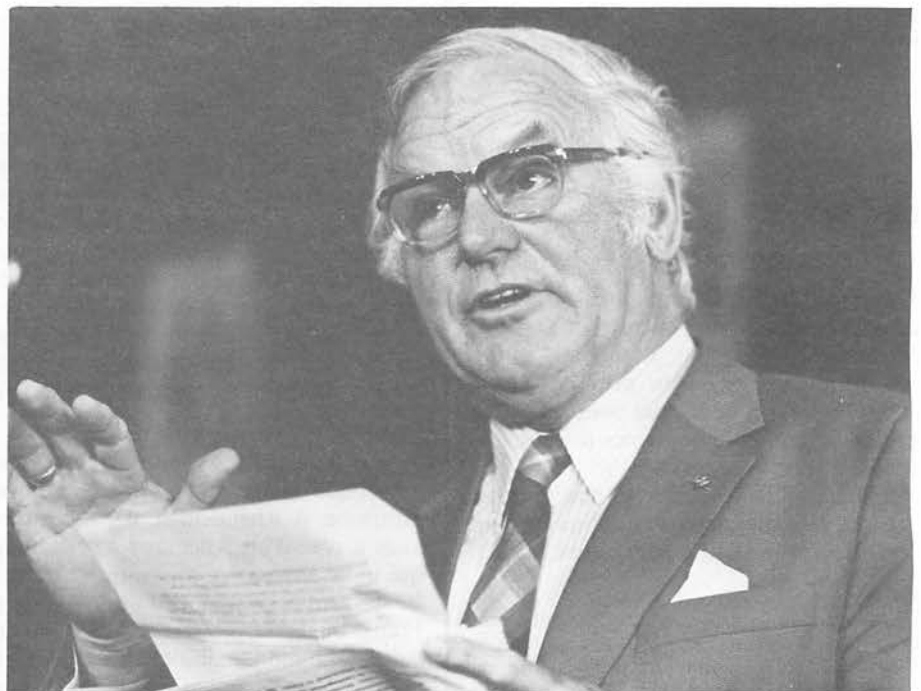
« Voulez-vous former les officiers S.S. ? »

Un autre membre du Groupe d'Oxford, Adolf Scheu (2) avait créé autour de lui, à Leipzig, un groupe très entreprenant et très audacieux. Un jour, il est invité par les responsables SS de la région à faire une conférence sur les principes du Groupe d'Oxford. A son auditoire, composé d'une quarantaine de chefs SS et de leurs épouses, il raconte ouvertement ce qui s'est passé en lui depuis qu'il a décidé d'appliquer à sa vie les critères moraux d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour, qui sont pour lui un résumé moderne du sermon sur la montagne. A la fin de son exposé, Scheu invite tous ceux qui veulent en savoir plus à le revoir, lui et ses amis. Quelques-uns d'entre eux, notamment trois des épouses, acceptent l'invitation. L'une d'elle, femme d'un colonel qui fut le premier commandant du camp de concentration de Dachau, décide de changer de vie et de se soumettre sans réserve à la volonté de Dieu.

Les autorités commencèrent alors à mesurer la puissance des idées que Scheu et ses amis défendent. A partir de ce moment, chacun de leurs déplacements, chacune de leurs conversations sont étroitement surveillés.

En 1941, Scheu subit un premier et long interrogatoire de la Gestapo. En 1942, le quartier général de Himmler publie un rapport de 125 pages sur le Groupe d'Oxford, qui est qualifié d'ennemi dangereux, ce qui n'empêche pas Scheu de poursuivre ses activités. En juin 1942, vingt-cinq de ses amis se réunissent avec lui dans une maison particulière. Scheu s'aperçoit aussitôt que deux inconnus se sont joints au groupe. Au bout d'un moment, ceux-ci somment tous les participants de se rendre au siège de la Gestapo, tout en leur laissant le choix d'y aller individuellement ou en voiture de police. A leur arrivée, on les fait attendre quelques heures, puis on les interroge l'un après l'autre. Comme s'ils s'étaient mis d'accord sur ce qu'il devraient dire en cas d'arrestation, leurs déclarations ne sont pas contradictoires. Tous sont relâchés le même soir, sauf Scheu, dont l'interrogatoire va durer deux nuits et deux jours. On le force à apprendre par cœur et à chanter, debout et à haute voix, toutes les strophes de l'hymne des SS et de l'hymne national. Finalement, il est emprisonné avec des criminels de droit commun.

Quelques jours plus tard, il est transféré à Halle et il se trouve en face d'un officier fort aimable qui est au courant de toutes



Le député Adolf Scheu à Caux en 1972.

CHANGER 1980 — Index — N^{os} 99 à 110

ses activités et plein d'éloges pour l'exposé qu'il avait fait un an auparavant à un groupe d'officiers SS. « Je vais vous parler franchement, lui dit cet homme : nous sommes au bout du rouleau. Notre pensée idéologique, notre propagande sur la foi germanique ne prennent plus. Je vous fais une suggestion : vous prenez officieusement la charge de la formation idéologique des officiers SS. Vous pouvez garder vos critères mais, évidemment, vous devez laisser le Christ de côté. Si vous acceptez, on vous donnera un rang important dans la hiérarchie des SS. » La réponse de Scheu est simple : « C'est comme si je vous demandais de garder votre foi national-socialiste, mais de laisser tomber Hitler. Mon « patron » m'est encore plus précieux que cela. » Malgré son refus, Scheu est libéré, à condition de transférer son domicile et de quitter Leipzig pour de bon. Il s'établit alors à Wuppertal.

« Ma vie est entre vos mains »

En 1946, Scheu et Adler sont invités à parler de leur foi et de leurs expériences de chrétiens engagés à des anciens SS et hauts fonctionnaires nazis internés par les Américains dans un camp situé près de Darmstadt et où se trouvent dix mille prisonniers. Les deux visiteurs s'adressent d'abord à ces hommes dans une grande salle. Puis, séparément, ils vont voir les détenus dans les tentes où ils sont logés. Dans l'une d'elles, Scheu remarque un homme qui s'esquive à chacune de ses visites. Il réussit quand même à l'aborder. Le prisonnier s'effondre. « Vous avez ma vie entre vos mains, dit-il à Scheu. Durant deux ans, à Leipzig, c'est moi qui étais chargé de vous surveiller. » Peu après, dans ce même camp, cet homme donne sa vie à Dieu et, plus tard, s'installe à Wuppertal où il fréquente la même paroisse que la famille Scheu.

Adler et Scheu ne parlaient pas souvent de leurs expériences des années trente et quarante. Mais celles-ci gardent toute leur valeur et toute leur actualité dans un monde où des millions d'hommes et de femmes continuent de vivre sous des totalitarismes de toutes couleurs alors que d'autres vivent dans des pays où la démocratie est trop facilement mise en question.

(2) Adolf Scheu (1907-1978). Député au Bundestag durant les dernières années de sa vie, il a joué un rôle important dans la mise sur pied et l'animation des rencontres d'hommes politiques qui se sont déroulées à Caux ces dernières années.

SUJETS DU MOIS

L'AFRIQUE DU SUD après la victoire de M. Mugabé (Peter Hannon)	103
AMERIQUE LATINE : explorer les voies du changement (Peter Hintzen)	105
CAMBODGE, VIETNAM, LAOS, trois témoignages	101
Le rapport de la COMMISSION BRANDT	104
Le centre de PANCHGANI (Ph. et L. Lasserre)	106
UN SENS A LEUR VIE. Troisième et quatrième âges (J. Piguet)	109
Lettre à ma mère (H.G.)	110
VIVRE PAR LA FOI en 1980 (J. Piguet)	102

REFLEXIONS-DOCUMENTS

Alain CRIBIER : Monde du travail : monde de la peur ?	110
ECRITS D'HIER, VERITES POUR DEMAIN (coup d'œil sur cent numéros)	100
Eva DUCKERT : Le besoin de Dieu	104
Peter EVERINGTON : Comprendre l'Iran aujourd'hui	99
Cardinal F. KOENIG : Technique et conscience	108
Ph. LASSERRE : Tel je suis, tel est mon pays	103
Ph. LOBSTEIN : L'Ecole doit-elle inculquer un art de vivre ?	105
Vivre dans une hiérarchie	107
J.-J. ODIER : Un rendez-vous quotidien	100
Le virus du changement	109/110
Victor SPARRE : Un après-midi chez les Sakharov	101/102

TRIBUNE DU MONDE

INDE : Rajmohan Gandhi se lance dans l'arène politique	99
Après les élections indiennes	100
L'Inde deux mois après les élections (interview de R.M. Lala)	102
L'INDONESIE : Un grand pays méconnu (D. van Tetterode)	107
IRAN, IRAK : Des données peu connues (P. Everington)	99
RHODESIE : La Paix au bout du chemin	99
Surprenant Zimbabwe (A. Stallybrass)	102
Les réfugiés au SOUDAN (Jim Baynard-Smith)	109

DANS LA MELEE/ TEMOIGNAGES/RECITS

Walter ADLER et ses amis	110
Sushobha BARVE	103

BELGIQUE, à l'écoute les uns des autres	99
Un jeune FRANÇAIS en Angleterre	103
Terry et Barbara GUILBRIDE	106
Ernest GROSSMANN	100
Jacques HENRY	104
Irène LAURE, infatigable voyageuse	110
Malcom MACKAY (Le Visiteur)	105
Sam PONO	101
Henrik SCHAEFFER, Hommage de ses amis	110
Steven SIBARE	105
Yukiko SOHMA	108

LIVRES

Des livres pour l'été	105
L'Art de croire (A. Frossard)	106
La Communauté, lieu du pardon et de la fête (Jean Vanier)	109
A l'Ecoute de nos enfants (A. Campbell)	106
Les Raisons de l'espoir (G.A. Chevallaz)	99
Le Sang de l'espoir (S. Pisar)	100

ENTRETIENS

ET AUTRES ARTICLES

J.-M. DAILLET, député de la Manche	108
P. EVANS : France et Angleterre, l'opinion d'un agriculteur britannique	103
R. GANDHI : Sécheresse	104
P. GUNDERSEN : Questions à un cadre finlandais	109
Ph. LOBSTEIN : Sartre, Jean-Paul II	105
N. O'NEILL : De l'intime au national	110
Peter PETERSEN : A propos de la Pologne	108
Jens WILHELMSSEN : 103 Japonais vingt ans après	99

REARMEMENT MORAL/CAUX

Rencontre à NICOSIE	102
Semaine d'action à QUEBEC	103
CAUX 1980 :	
PROGRAMME des sessions d'été	103
SOIXANTE FAMILLES à la découverte de la boussole intérieure . . .	107
Rencontre d'HOMMES POLITIQUES	108
Session de JEUNES (Demain notre responsabilité)	108
Rencontres industrielles	108
« Un Soleil en pleine nuit » — premières représentations à Nantes	109

A nos lecteurs

Depuis les nouvelles dispositions que nous avons prises il y a un an pour l'impression de notre revue, une situation financière difficile a pu être redressée et nous en sommes reconnaissants. Les prévisions de dépenses pour 1981 nous contraignent cependant à envisager un accroissement de nos prix. Une disparité subsistant entre nos tarifs dans les différents pays en conséquence des fluctuations des taux de change, nous n'augmenterons pas notre prix en Suisse. En revanche, le prix français, qui n'a pas varié depuis plus de deux ans, passera de 50 à 60 F pour 12 numéros. En Belgique, l'abonnement coûtera 450 FB. Les prix des autres pays suivront la même

évolution. Les nouveaux tarifs seront applicables à partir de janvier 1981. Ceux de nos abonnés qui ont reçu leur avis d'échéance ont donc avantage à envoyer leur renouvellement avant la fin de l'année.

L'élargissement du public atteint par notre périodique reste un objectif prioritaire. C'est pourquoi, dans le prochain numéro, nous proposerons à nos lecteurs de nous faire connaître les noms et adresses des personnes auxquelles ils désireraient que soient envoyés trois numéros de *Changer* à titre gracieux. Une occasion à ne pas manquer.

Du comportement des oiseaux migrateurs d'Europe.

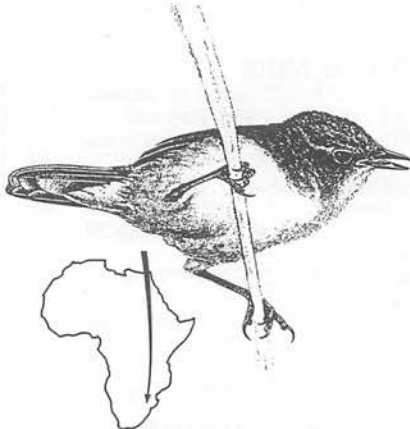


Fauvette grisette

Chant: «vedvedved»

Été: halières bien exposés, dans toute l'Europe.

Hiver: de préférence dans les régions broussailluses du Sahel.



Rousserolle verderolle

Chant: bavardage rythmique avec imitations de divers chants d'oiseaux.

Été: principalement en Europe orientale.

Hiver: dans les étendues de broussailles et les hautes herbes, Afrique orientale.



Lorient d'Europe

Chant: «du-deli», et croassement «krèh» en cas d'excitation.

Été: centre et Sud de l'Europe.

Hiver: dans les forêts d'Afrique, au Sud du Sahara.



Hirondelle de cheminée

Cri: «tsuit-tsuit-tsuit»

Été: en Europe, sauf dans l'extrême Nord.

Hiver: en Afrique, au sud de 10° lat. septentrionale.



Pie-grièche écorcheur

Cri: «tchek tchek»

Été: Europe centrale.

Hiver: Afrique tropicale et province du Cap.



Coucou gris

Chant: «coucou» pour le mâle, et une sorte de glosement pour la femelle.

Été: dans toute l'Europe.

Hiver: dans les savanes et forêts d'Afrique.



Martinet noir

Cri: «srh, srh»

Été: en Europe, sauf dans l'extrême Nord.

Hiver: en Afrique tropicale et subtropicale.

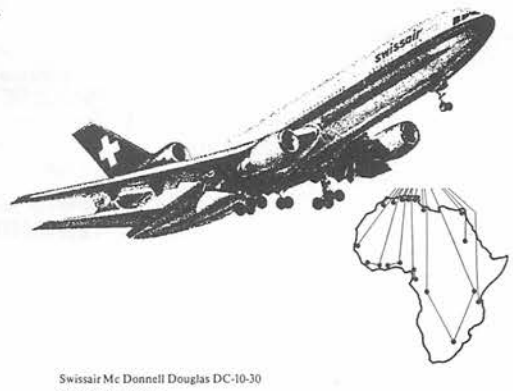


Rougequeue à front blanc

Cri: «houit» ou «houit-tec-tec»

Été: dans toute l'Europe, jusqu'à la limite des forêts.

Hiver: dans les savanes et steppes, du Sahara à l'Équateur.



Swissair Mc Donnell Douglas DC-10-30

Chant: «Sssssssss»

Été et hiver: Centre de l'Europe (Suisse) et Afrique. Vole de concert avec les variétés DC-8 et DC-9, en toute saison, 54x par semaine de Genève ou Zurich vers 19 villes d'Afrique (4x vers Casablanca, 2x vers Oran, 6x vers Alger, 2x vers Annaba, 4x vers Tunis, 4x vers Tripoli, 5x vers le Caire, 2x vers Khartoum, 2x vers Nairobi, 2x vers Dar-es-Salaam, 3x vers Johannesburg, 2x vers Kinshasa, 1x vers Libreville, 1x vers Douala, 4x vers Lagos, 3x vers Accra, 2x vers Abidjan, 2x vers Monrovia et 3x vers Dakar).

Des observateurs ont relevé que cet oiseau se rendait à intervalles très réguliers en Afrique et qu'il s'en retournait ponctuellement vers le Centre de l'Europe (Suisse).

Signe distinctif: croix blanche sur queue rouge.

Horaire d'été valable du 1.4 - 31.10.80.

Tous ces oiseaux, que l'on peut qualifier de «migrateurs longue-distance» volent durant la nuit à l'exception des chasseurs d'insectes aériens (hirondelles et martinets). Mettant à profit le vent arrière, ils peuvent franchir d'une traite 400 à 800 kms, traversant la Méditerranée et le Sahara

non-stop en s'orientant d'après les étoiles et à l'aide du magnétisme terrestre. Les données scientifiques nous ont été aimablement communiquées par la Station ornithologique suisse de Sempach. De plus amples renseignements sur les mouve-

ments migratoires du DC-10-30 et de ses espèces apparentées, le DC-8 et le DC-9, vous seront volontiers fournis par Swissair ou votre agence de voyages IATA.

swissair